

De terres, de parfums et de mots

Rodney Saint-Éloi

Numéro 165, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84789ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Éloi, R. (2017). De terres, de parfums et de mots. *Lettres québécoises*, (165), 7-9.

De terres, de parfums et de mots

Jean Désy habite le territoire. Il circule en homme libre. Il porte en lui le secret des fleuves. Il connaît le murmure des mouettes. Il soigne le monde qui l'entoure. La poésie est sa route et sa route est la poésie. Il nous invite à entrer dans cet univers qui balise les vents. Il nous fait découvrir le sens réel des mots et des choses. Jean Désy est médecin et poète. Il vit en voyageur, amoureux de la vie et de la nature. J'ai rencontré mon ami Jean Désy, qui m'a ouvert sa porte et son cœur. Bienvenue à ce festin de mots, de vérités et de cœur... Car quand il est question de poésie, le cœur y est toujours pour quelque chose.

Rodney Saint-Éloi — Je commence par une déclaration d'amour. J'aime la personne que tu es. Le médecin. L'écrivain. Le poète. Le voyageur. Quelle est l'identité que tu revendiques dans tout ça ?

Jean Désy — Quelle identité parmi tous ces choix ? Je peux dire qu'il y a dix ou quinze ans je n'aurais pas pu répondre à cette question. Il est long, laborieux et même souffrant, le chemin pour savoir dans quelle petite galaxie gravite l'essentiel de notre être et de quel petit bois il se chauffe. Mais maintenant que j'ai vieilli, espérant que mon corps acceptera encore quelques années de suivre mon esprit enfiévré, je connais mieux ce que peut être mon identité : j'aime aimer. J'aime passionnément enseigner la littérature à des gens qui ont quasiment toujours 20 ans et que je finis par aimer comme mes enfants. J'aime follement réciter de la poésie en spectacle, avec des amis, accompagné de musiciens. Mais d'abord, je suis content de vivre quand je suis amoureux. Et pour rester en amour avec les autres et avec moi-même, je dois à tout instant affronter des rapides en canot, marcher dans la forêt profonde, courir la taïga, naviguer sur des bouts de mer et, ultimement, toucher à la toundra.

Mon entrée dans le monde de la réalité est intimement associée à la pratique de la médecine, lorsque j'ai pris contact avec la maladie, la souffrance, la misère, mais surtout le Mal (avec un grand « M. »). Ce contact m'a ébranlé, assez fort et assez vite pour que je cherche à tout prix quelle pouvait être ma vraie vocation (ayant saisi à l'adolescence que mon bonheur de fond serait toujours lié à la nature sauvage, aux castors et aux loutres, aux grands pins et au thé du Labrador). C'est en « tombant » en société, comme jeune médecin, que j'ai senti le besoin d'étudier plus. J'aime étudier. Après avoir jonglé pendant un temps avec l'idée d'une spécialisation médicale, j'ai choisi de plonger corps et âme en littérature.

R. St-É. — L'enseignant ! Je n'avais pas pensé à ce Jean Désy qui avait étudié la littérature. Parle-nous-en ?

J. D. — J'ai voulu mieux connaître cet art afin d'apprendre à mieux écrire, certes, mais surtout pour me donner les moyens d'enseigner. C'était flou ; c'est devenu de plus en plus clair : enseigner représente ma vocation dans la mesure où je dois vivre en société. Sinon, je le répète, je me trouve au plus près du noyau de mon être lorsque je descends une rivière en canot, lorsque je cours le bois, en hiver, en ski de fond ou en motoneige, lorsque je pêche le brochet chez les Cris, lorsque je



Photo: Danielle Bouchard

respire à grandes lampées dans la toundra. Le Nord, le Grand Nord, le monde de la haute montagne et surtout la toundra ont été les lieux où mon être a pu manifester sa plus grande joie, comme sa plus ultime volonté de vivre et de survivre, et quand je dis « survivre », je parle de « sur-vie » face à la présente vie. Entre la pratique de la médecine, l'écriture, l'enseignement et la poésie, je suis au meilleur de moi-même lorsque je me sais pierre bien ronde fusionnant avec le cosmos avoisinant.

R. St-É. — En définitive, je parlerais d'un être poétique, qui voudrait tout concilier, l'homme au territoire et à la beauté.

J. D. — Tout concilier... bien sûr. La poésie, au sens large, c'est-à-dire la poéticité du monde, comme l'acte d'écrire un simple poème, me permet de concilier bien des passions. Il y a aussi ce fait, indubitable : lorsque je côtoie des poètes ou des gens sensibles à la poésie et à la littérature, je suis heureux. Je sais parfaitement que la vie idéale, celle de la conciliation ou de la réconciliation parfaite, n'est pas pour ici. Pas pour cette existence-ci. Qui souhaite tout concilier doit croire en « l'outre-vie », pour paraphraser le poète Marie Uguay. Mais il persiste un réel flou autour de la définition même de l'outre-vie telle que l'a proposée Marie Uguay. J'aime ce flou. C'est dans l'irrationalité de mon existence que je sens que mes activités prennent leur sens le plus signifiant, ces activités étant alors moins calculées, donc plus aimantes (bien que je sois pleinement conscient que le jeu avec les forces irrationnelles puisse être éminemment dangereux).

À propos du territoire, celui du « Tout-Québec » pour reprendre l'expression de Louis-Edmond Hamelin, je dirais que j'aspire à y nomadiser en permanence. Je crois en la splendeur des territoires sans frontières, là où le métissage et la « métisserie » sont les plus évolués, là où la beauté du monde n'est jamais saccagée. Cela est un vœu pieux. La beauté du monde est sans cesse brisée par les humains. J'aspire à une surhumanité qui parviendrait à s'associer avec les forces intrinsèques de la beauté du monde. Mais cela est impossible dans la vie qui nous est allouée. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai la foi. Foi en un espace de poésie totale, par-delà la mort, où la beauté chante. Je crois aux pouvoirs de l'Amour *agapan*, bien que cette foi soit puissamment irrationnelle. J'aime bien, à tout moment, oser contourner les sempiternelles lois de la logique et de la rationalité qui nous imposent les passions humaines et qui ont créé le monde technoscientifique contemporain. C'est pourquoi la poésie demeure mon leitmotiv.

R. St-É. — Je parle au médecin. Que veut dire pour toi soigner ?

J. D. — Soigner, c'est se pencher sur l'autre, toujours avec humilité. À un moment où cet Autre se trouve dans le besoin. Soigner, c'est accepter de tendre la main, et constamment, et le plus gratuitement possible, même si cela contrevient aux lois de la survie naturelle. Soigner, c'est accepter d'accompagner celle ou celui qui souffre, jusqu'à sa guérison, ou jusqu'à sa mort. Soigner, c'est lire, entendre, écouter, redonner, conseiller. C'est aussi parfois sauver une vie. Mais cela est rare, extrêmement rare (surtout en pratique générale). Le vrai soignant de qualité n'abuse jamais de son pouvoir, car il ne croit pas aux vertus de quelque pouvoir que ce soit pour arriver au plus difficile, sinon au plus extrême : aimer.

R. St-É. — Je m'adresse à l'écrivain. Que veut dire pour toi écrire ?

J. D. — Écrire, c'est partager. Écrire, c'est se dire quelque chose auquel parfois on n'avait même pas songé. Écrire, c'est mettre en forme ce qui s'ébroue d'abord dans l'inconscient, et qui pousse et qui crie et qui geint et qui pleure et qui rit et qui déteste et qui aime. Écrire, c'est oser aligner des lettres et des mots pour que, peut-être, après deux pages, dix pages, cent pages, parfois mille pages, surgisse ce qui, autrement, n'aurait jamais pu vivre. Un vers. Une image nouvelle. Un chant. L'écriture, comme tout art, tient de la création. Cela fournit des énergies qu'on ne croyait pas accessibles. Écrire, c'est accepter que la vie sans création ou recréation du monde soit vaine, ou même, osons le dire, totalement insignifiante.

R. St-É. — Un jeune poète te regarde et te demande quoi faire. Que lui dirais-tu ?

J. D. — Écris. Chante. Parle. Tais-toi parfois. Mais d'abord, sens en toi les forces qui sont issues de ton âme propre, celles qui te conduiront à ta vocation première en ce monde, à l'éclatement de ton destin. Travaille, comme un fou. Peut-être cesseras-tu d'écrire parce que tu auras suffisamment avancé pour comprendre que c'était l'ébénisterie qui allait faire ta joie et celle des tiens. Écris en te sachant plus heureux que jamais mais, surtout, meilleur pour les autres. Je dirais aussi à un jeune poète : « Parlons-nous » (*Aimititau !*, pour le dire en innu). Écrivons-nous, si tu veux. Échangeons. Mais quoi que je dise, quoi que j'écrive, sache qu'il n'y a que toi qui puisses vraiment trouver les espaces et les âmes qui feront en sorte que tu ne seras pas déçu quand tu verras la mort arriver.

R. St-É. — Je parle au vagabond, au nomade. Que veut dire pour toi habiter un territoire ?

J. D. — Habiter un territoire, c'est pouvoir y passer sans entraves, en ne le possédant jamais vraiment, ou en le possédant le moins possible, c'est-à-dire en sachant bien les limites de toute forme d'achat, pour que dans les faits, et sur un mode essentiellement nomade, ce même territoire reste accessible partout, à tous et en tout temps, donc en totale liberté, pour tous ceux et celles qui sont des passants et non des possédants. J'ai toutefois bien conscience que lorsque j'utilise ces mots, je m'exprime en parfait nomade, comme quelqu'un qui a bien peu d'accointances avec la sédentarité.

R. St-É. — Tu ne t'arrêtes jamais. Tu es toujours en route. Que veut dire pour toi le mouvement, la route ?

J. D. — La route veut dire que je me meus, extérieurement et intérieurement, que je reste en marche, que je ne stagne pas, que je m'éloigne de toute forme de confort qui finirait par me faire mépriser mes frères et mes sœurs humains. Sur la route, à tout moment, je retrouve des bribes de ma meilleure humanité. Dès que je ressens l'arrêt trop prolongé, je me recroqueville, je cesse d'avoir confiance en l'Autre, je meurs à petit feu.

R. St-É. — On a oublié le sens des mots. J'aime quand tu dis les mots suivants : Nord.

J. D. — Là où la respiration grandiose est restée possible.

R. St-É. — Sud.

J. D. — Là où se réfugient tous ceux et celles qui ont un jour eu froid. Je comprends qu'on aime le Sud. Mais j'aime encore et toujours geler, jusqu'à la moelle, surtout quand je suis entouré par les êtres que j'aime.

R. St-É. — Amériquoisie.

J. D. — Peut-être un nom qui restera, qui finira par nommer un territoire réel, cet espace où des Canayens, des Métis, des Indiens, des Inuits, des Haïtiens, des Vietnamiens, des Européens et des Camerounais ont choisi de vivre pour chanter tout en osant croire en l'avenir.

R. St-É. — Métisserie.

J. D. — Cet état de métissage culturel qui va beaucoup plus loin, et de manière tellement plus aimante, que tout concept lié à la pureté. Il faudra un jour que l'humanité tire un trait rouge sur une notion qui, en grande partie, aura été âprement destructrice : « la pureté de la race ».

R. St-É. — Nomadisme.

J. D. — Est nomade tout être qui accepte que le déplacement physique, et bien sûr mental, fasse partie des nécessaires conditions de la vie créatrice, là où l'imagination se permet d'inventer des courses jusqu'aux étoiles. Quand une société finit par dicter des lois toutes soumises aux diktats « sédentaires », l'emprisonnement des corps et des esprits n'est jamais loin.

R. St-É. — Œuvre. Génereuse, habitée par les êtres, par l'amour et par le territoire, mais c'est avant tout une œuvre profondément politique, qui défend des valeurs humanistes. La poétique est aussi une éthique.

J. D. — Je crois en effet que la poésie, la poétique doit être aussi une éthique. De fait, je crois sincèrement que les valeurs éthiques doivent prévaloir sur les valeurs esthétiques. Il y a une hiérarchie qui s'impose. Je ne souhaite pas moraliser, jamais. Mais l'interrogation éthique de fond, associée au travail esthétique, reste la seule manière d'accéder à une œuvre d'art de qualité. Le plus bel exemple en littérature québécoise est sans conteste *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys Garneau. Je n'ai jamais voulu que mes écrits soient d'obédience politique. Je sais que, jusqu'à aujourd'hui, j'ai tenté de ne pas être prisonnier des opinions d'autrui, des diktats, pas plus que des haines. J'avoue que j'ai fait le choix de l'humanisme, extrêmement influencé dans ma vie par les lectures de Saint-Exupéry et de Camus. Ce choix, à mon insu, était probablement politique.

R. St-É. — Genres. Tu ne sembles te limiter aux contraintes d'aucun genre. Tu vas de l'un à l'autre et les mélanges comme tu veux. Cette diversité est-elle fondamentale selon toi ?

J. D. — Je dirais que la diversité me plaît d'abord parce qu'elle est sans contraintes ou, à tout le moins, qu'elle entraîne moins de contraintes. Contraintes de races, d'opinions populistes influencées par les médias, etc. Je sais que mon rapport à la liberté est profond, fondamental. Plusieurs de mes choix, conscients et inconscients, ont été faits lors de périodes charnières de ma vie en fonction des restrictions à ma liberté. J'aime parler de la toundra comme de la taïga et du monde métis parce que ces univers ont toujours été pour moi beaucoup moins restrictifs que l'univers urbain.



Jean Désy

En règle générale, lorsque j'écris, je ne me soucie pas beaucoup du « genre ». Je peux toutefois convenir que la plus difficile écriture pour moi, jusqu'à maintenant, a été celle du dialogue (et du théâtre).

R. St-É. — Lexique. Tu amalgames les territoires, les fleuves mais aussi les langues. Quelle est ta relation aux mots ?

J. D. — J'aime les mots pour leurs sonorités d'abord, mais aussi parce que, grâce à certains mots, j'arrive enfin à nommer des impressions, des plantes, des lieux, des situations ou des êtres qui ont eu de l'importance dans ma vie. C'est ainsi que, lorsque je suis tombé sur le mot « chorbak », dans le *Dictionnaire des mots du Nord* de Louis-Edmond Hamelin, j'ai enfin pu avoir un accès sonore, imaginaire et créateur à une réalité physique bien précise qui m'avait fasciné, certes, mais qui avait surtout failli me noyer à tant de reprises dans ma vie d'aventures nordiques. Un chorbak est un trou d'eau libre formé au milieu d'un champ glacial. On peut facilement imaginer le danger extrême qu'un chorbak représente pour tout motoneigiste lancé à fond de train sur un lac gelé en pleine nuit arctique...

R. St-É. — Deux auteurs québécois ont une place centrale dans ton imaginaire : Geneviève Amyot et Louis-Edmond Hamelin. Peux-tu nous dire pourquoi ?

J. D. — Ma rencontre avec Geneviève Amyot a été un cadeau dans ma vie puisqu'elle a conduit à un échange épistolaire d'une grande qualité qui a duré dix années. Tout au long de nos échanges, alors qu'il ne m'est pas arrivé souvent de croiser la poète dans la réalité, j'ai eu le sentiment d'être de connivence avec une femme-mère-amoureuse-du-fleuve, une immense poète qui acceptait avec candeur de me livrer des bribes de sa vie comme de ses rêves, tout en attendant, en retour, que je lui livre l'essentiel de ce que je vivais, en réalité comme en rêve. Sans la foi en la vérité intrinsèque de la littérature, je n'aurais jamais pu entrer en contact avec une poète aussi extraordinaire. Son œuvre vit encore, et pas seulement au Québec, même si Geneviève est morte en 2000.

Quant à Louis-Edmond Hamelin, il a été mon mentor (il fait partie de la famille, puisqu'il est le cousin de mon père). Il a eu une énorme importance dans mon appel du Nord, dans ma fascination pour le Grand Nord. J'ai tout lu, ou j'ai tenté de tout lire, ce que ce géographe-linguiste a écrit. Ce que je retiens de son œuvre, c'est la vision sans failles de ce que doit être le « Tout-Québec », c'est-à-dire l'amalgame Nord-Sud du territoire, pour que nous vogueions tous dans une direction harmonieuse. De fait, les enseignements ethnologiques de Louis-Edmond représentent l'essentiel du chemin que nous devons

maintenant parcourir, Autochtones, non-Autochtones, métis et migrants, pour que le Québec reprenne pied, à partir de ses fondements identitaires les plus créateurs, dans son meilleur avenir.

R. St-É. — Des auteurs autochtones et des auteurs d'origines diverses semblent introduire un malaise dans la littérature québécoise, ou plutôt ces auteurs-là contribuent à son enrichissement. Comment s'écrit aujourd'hui d'après toi l'histoire de la littérature québécoise contemporaine ?

J. D. — La littérature québécoise contemporaine est merveilleusement vivante. Il se peut qu'il y ait malaise chez certains lorsque des auteurs « autochtones » prennent la parole, et la prennent avec force et qualité. La même chose existe pour des auteurs d'origine haïtienne ou qui sont venus d'un peu partout sur la planète. Ma conviction, c'est que la spécificité de la langue québécoise, en pleine maturation, a plus que jamais besoin de ces apports qui ne viennent pas du seul « terroir ». C'est en métissant toutes les voix présentes, et qui arriveront encore et encore dans le Québec (et le reste du Canada français), que nous finirons par trouver une oreille un peu plus attentive chez les autres, en France en particulier. Si la France a été si nécessaire dans notre histoire, elle semble mal assumer que la langue québécoise soit devenue une langue à part entière, de plus en plus différente du français de France, même si nos racines sont encore soudées.

R. St-É. — Quand je te lis, tu nous rappelles à notre métier et aux valeurs de l'existence. Est-ce que nous sommes en train aujourd'hui d'oublier ce que veut dire humain ?

J. D. — Je crois en effet que les dangers sont immenses, à cause de la technologie et de l'extraordinaire avancée des sciences, que nous sommes, collectivement, en train d'oublier ce que veut dire le mot *humain*. D'où l'importance de croire en la valeur des arts et de la littérature. Toute existence strictement pragmatique ou rationnelle peut rapidement se transformer en un pur non-sens, en une absurdité intolérable. L'œuvre entière de Camus est là pour nous le rappeler. En ces premières décennies du XXI^e siècle, le monde de la robotique n'est surtout plus une science-fiction. Des humains de plus en plus nombreux font reposer leurs décisions comme leur existence entière sur la machine. Mais l'être humain, s'il a bien sûr besoin de machines, demeure essentiellement le contraire d'une machine ou d'un robot. Toute forme de robotisation des idées ou des comportements ne peut que mener au fascisme le plus délirant. À mon sens, il n'y a que la poésie au sens large, et la foi en une vie poétique avant et après la mort, qui puisse vraiment préserver de l'inhumanité.